

rature s'est beaucoup radoucie ; d'ici deux ou trois jours nous aurons sûrement du dégel.

— Tant mieux. Les provisions de bois commencent à s'épuiser ; les femmes de Marangue et des Huttes pourront aller ramasser dans la forêt le bois des branches brisées par la tempête de l'autre nuit.

Pendant que Manette se pelotonnait frileusement dans son fauteuil, Thomas prit une chaise, s'assit et présenta seulement les semelles de ses bottes au brasier du foyer.

— Maintenant, fit la rebouteuse, nous pouvons causer. Je ne t'ai pas demandé des nouvelles de ta femme, de tes enfants ; ils vont bien, n'est-ce pas ?

— Très bien. Depuis qu'ils ont tous la joie au cœur, la santé ne m'inspire plus aucune inquiétude.

— Parlons donc de nos affaires, de tes affaires, veux-tu dire, se reprit-elle en souriant. Je t'écoute Thomas.

— Ainsi qu'il était convenu, je me suis rendu hier à Pertuiset et j'ai vu le notaire que je connaissais déjà. Il m'a donné des renseignements aussi complets que possible et j'ai pris note des conditions de la vente, qui sont ordinaires. Le vaste et beau domaine de Salerne est partagé en trois lots : le premier, qui comprend le château, son parc et les bois qui s'étendent jusqu'à Villiers ; la ferme de l'Étang, qui est la plus importante, forme le deuxième lot, et celle de Terre-Blanche le troisième. Toutefois, le domaine pourrait être vendu en totalité si un acquéreur se présentait. La mise à prix des trois lots réunis est de cinq cent mille francs. L'adjudication aura lieu sur une seule enchère.

— Il y a le château, dit Manette ; pour le moment nous n'en pouvons rien faire.

— C'est vrai. Mais il est loué pour huit années encore à un riche négociant hollandais retiré des affaires, qui a dans son bail l'obligation d'entretenir les bâtiments et le parc en bon état.

— En ce cas, c'est parfait. Au lieu d'occasionner des frais d'entretien et autres dépenses, dont on ne peut prévoir le chiffre, le château devient un immeuble de rapport. Continue.

— Je n'ai pas voulu perdre mon temps en causant trop longuement avec le notaire. Je suis allé à Salerne, j'ai jeté un regard sur le château, qui est vraiment une demeure princière, et ensuite j'ai visité les bâtiments d'exploitation des deux fermes et interrogé les fermiers.

— J'ai vu que, sauf quelques légères réparations à faire dans l'intérêt de l'exploitation et pour la commodité des fermiers, les bâtiments ne laissent rien à désirer. Le fermier de Terre-Blanche m'a confirmé ce que je savais déjà, que les terres sont excellentes, productives, pouvant être encore facilement améliorées, enfin qu'elles ne demandaient qu'à récompenser le travail de ceux qui les cultivent.

— Cet homme, père de quatre enfants qui travaillent avec lui, sous sa direction, m'a paru intelligent et plein d'activité ; il a le désir et la volonté de donner l'aisance à sa famille ; il adore son état ; c'est un véritable et bon cultivateur.

— Je ne saurais en dire autant du fermier de l'Étang, qui a à moitié ruiné cette belle ferme par son incurie. Il est encloué dans la routine et manque absolument d'initiative. Avec lui, pas d'améliorations possibles ; il ne les comprend pas et s'entête à ne pas les admettre. En plus de son incapacité, il est paresseux. Ayant en mains le moyen d'enrichir les siens, il achève de se ruiner. Il ne surveille rien. Tous les ans la mortalité vide ses écuries, et il ne comprend pas que les soins manquent à son bétail. Même dans les temps où la présence du maître est la plus nécessaire, il s'absente de la ferme, va passer plusieurs jours où ne sait où, et abandonne la direction des travaux à des garçons inhabiles, paresseux et incapable comme lui. Heureusement pour la ferme de l'Étang, son bail finit cette année ; il y aurait nécessité à ne pas le renouveler et à lui donner un successeur qui se présentera certainement.

— Mon cher Thomas, le moment venu on avisera. D'ailleurs j'ai une idée, si elle pouvait se réaliser je serais bien heureuse ; mais aujourd'hui, j'en doute.

— Quelle est votre idée, Manette ?

— Je ne veux te parler de cela maintenant.

— A propos, as-tu dit à Georges que je désirais le voir ?

— Oui, et il doit être en route pour venir vous trouver.

— C'est bien. Je veux causer un peu avec lui...

— Tâchez donc, Manette, de lui ôter cette idée qui lui est venue de se faire soldat.

— Malheureusement, répondit la rebouteuse dont le front s'assombrit subitement, cela ne dépend pas de moi. Mais revenons au domaine de Salerne. Quel est ton avis, Thomas ?

— Mon avis est que le domaine ne sera pas vendu trop cher et qu'il n'y a aucun danger à l'acheter.

— Eh bien, Thomas, achète Salerne.

— Je l'achèterai.

— Tu as fait tes comptes, quelles sont tes ressources ?

— J'ai vingt mille francs chez moi, trente mille chez mon notaire, trente mille au Comptoir d'escompte, et quinze mille francs de coupons détachés à toucher à la Banque.

— En tout quatre-vingt-quinze mille francs, si j'additionne bien.

— Oui, mais avec votre approbation, Manette, je puis vendre pour quatre cent mille francs de valeurs.

La rebouteuse secoua la tête.

— On ne vend que les valeurs mauvaises ou douteuses, dit-elle ; tes obligations de chemin de fer et tes titres de rente sont d'excellentes valeurs auxquelles il ne faut pas toucher, elles doivent rester jusqu'à nouvel ordre en dépôt à la Banque de France.

— Alors...

— Alors, Thomas, je vais employer le moyen que tu connais, pour te procurer la somme qui te manque. Il y a encore quelques petites choses au fond de ma cassette. Veux-tu avoir l'obligeance d'allumer ma lampe ?

Il se leva avec empressement et fit ce que la rebouteuse lui demandait.

Celle-ci sortit de son fauteuil et prit la lampe des mains de Thomas.

— Tu vas m'attendre un instant, lui dit-elle. Elle tira de sa poche une petite clef et se dirigea vers un des angles de la cabane ; elle ouvrit la petite porte et pénétra dans la grotte. La porte se ferma d'elle-même.

A l'entrée de la grotte, il y avait un guéridon sur lequel la rebouteuse posa la lampe, de chaque côté des amas d'herbes sèches, qui répandaient dans le caveau une odeur âcre, pénétrante, et au fond un lit de sangle avec un vieux matelas troué, qui se cachait tout honteux sous une couverture rapiécée ayant au moins son âge.

Manette traversa la grotte en se baissant afin de ne pas heurter sa tête contre les aspérités tranchantes de la voûte de pierre. Elle saisit le lit de sangle par une de ses extrémités, le souleva et parvint sans beaucoup de difficulté à le changer de place.

Ce travail avait pour but de découvrir la partie basse d'une fente dans le rocher, laquelle, traçant une ligne presque droite, se poursuivait sur la voûte, jusqu'à l'entrée du caveau. Cette fente, d'une profondeur inconnue et peut-être insondable, était évidemment la continuation de la crevasse qu'on avait élargie, avant de creuser le rocher, et qui était devenue ensuite la porte de la grotte.

Manette se mit à genoux sur le sol rocailleux et, introduisant son bras dans la crevasse elle en retira successivement quatre pierres d'une certaine grosseur. Une cinquième fois elle plongea son bras dans l'ouverture aussi loin qu'elle put atteindre.

Au lieu d'une nouvelle pierre, ce fut cette fois un petit coffret d'acier qu'elle fit sortir de la fente.

Elle se releva et s'approcha du guéridon où elle posa, près de la lampe, la cassette mystérieuse. Alors, après l'avoir examinée un instant avec attention ; elle appuya son doigt sur un bouton que d'autres yeux que les siens n'auraient pu voir. Elle fit jouer ainsi un ressort secret qui rendit un léger bruit métallique, et le couvercle du coffret s'ouvrit et se dressa subitement comme celui d'une boîte à surprise.

Aussitôt, du fond de la cassette s'échappèrent des milliers de rayons éblouissants ; on aurait dit un jaillissement d'étincelles multicolores. La tête de la rebouteuse se trouva enveloppée de cette lumière rayonnante qui, se répandant dans toute l'étendue de la grotte, l'illuminait et faisait scintiller certaines parties du rocher comme des stalactites. Le soleil, dans tout son éclat, ne produit pas de plus admirables effets de lumière. C'était féerique.

La rebouteuse mit sa main dans la cassette. Alors ce fut un nouveau ruissellement. Entre ses doigts passaient comme des paillettes de feu, qui s'échappaient du foyer lumineux.

Ces rayons, ces scintillements, ces étincelles, étaient produits par une infinité de pierres précieuses que renfermait la cassette.

Au milieu d'un cercle formé par un collier de perles magnifiques de la même grosseur et des plus rares, se trouvaient des émeraudes, des rubis et des saphirs mêlés à des diamants de la plus belle eau, admirablement taillés, et dont la plupart étaient d'une grosseur merveilleuse.

— Oui, prononça tout bas la rebouteuse, il y a là encore pour deux millions de pierreries. Pourquoi les garderais-je ? Il y a mieux à faire que de conserver toujours cette fortune dans un trou. S'il n'y a pas nécessité à acheter le château et les fermes de Salerne, c'est un placement d'argent sûr, c'est faire une œuvre utile. En transformant ces richesses, au lieu de diminuer, elles augmentent. Entre mes mains, tout cela est sans valeur. Objets de luxe seulement, ces pierres superbes ne rapportent rien. La terre occupe des bras, et prêter à l'Etat et aux grandes compagnies industrielles c'est concourir à la prospérité du pays. Oui, oui, il faut que Thomas achète le domaine de Salerne.

Elle choisit quinze diamants, dont elle connaissait évidemment la valeur, et les enveloppa dans une feuille de papier. Cela fait, elle referma la cassette et alla la remettre dans la crevasse du rocher. Elle remplaça ensuite dans la fente les quatre pierres gardiennes du trésor, et remit le lit à la place qu'il occupait précédemment. L'opération était terminée.

Elle prit sa lampe et sortit de la grotte.

— Tiens, dit-elle à Thomas, en lui mettant les brillants dans la main, il y a dans ce papier quinze pierres, qui te seront payées plus de quatre cent mille francs. Dans quelques jours tu auras la somme qu'il te faut pour acheter et payer comptant le domaine de Salerne.

Thomas mit les diamants dans sa bourse sans même avoir pensé à les regarder ou à les compter.

— Prends garde de les perdre, fit Manette en souriant.

— Soyez sans crainte à ce sujet, répondit-il.

— Tu t'adresseras pour cette vente à M. Jourdain, le joaillier de la rue du Helder ; c'est un des plus riches marchands de diamants de Paris, et aussi le plus consciencieux, le plus honnête. D'ailleurs, tu le connais ; tu m'as accompagnée chez lui l'année dernière.

— Alors, vous ne ferez pas cette fois le voyage de Paris ?

— Je n'aime pas à quitter ma cabane l'hiver ; je ne sais pas si Paris me verra cette année ; mais aussitôt les beaux jours revenus, j'entreprendrai un long voyage. Où dirigerai-je mes pas ? Je n'en sais rien encore. Dieu m'inspirera et sa providence m'indiquera peut-être le chemin qu'il faut que je prenne pour arriver au but. Il faut que je cherche, Thomas, que je cherche toujours.

— Oui, jusqu'au jour où vous aurez trouvé l'un ou l'autre.

— Alors, mon brave Thomas, la tâche de la vieille Manette sera remplie ; elle aura le droit de mourir.

— Manette, vous ne devez pas penser à la mort tant qu'il y aura autour de vous des malheureux à consoler, des larmes à essuyer, des misères à soulager, des bienfaits à répandre. Pour ceux qui, comme vous, aiment et savent faire le bien, la vie est toujours trop courte.

— Assez, Thomas, ne parlons pas de cela. Quand penses-tu partir pour Paris ?

— Dès demain, si vous ne croyez pas avoir besoin de moi.

La vieille réfléchit un instant.

— Je ne vois rien, dit-elle, qui puisse exiger ta présence aux Ambrettes ces jours-ci. Tu peux donc te mettre en route demain.

— C'est entendu, Manette.

— As-tu encore quelque chose à me dire ?

— Rien.

— Alors je te congédie, reprit-elle en lui tendant la main ; tu ne seras pas fâché de passer le reste de cette journée entouré de ta famille.

*La suite au prochain numéro.*